

nouveaux secours auprès de ces nations avides de péril, Civilis choisissait sur le sol même de son pays une position dernière et désespérée. Il brûlait tout ce que possédaient les Bataves à gauche du bras principal du Rhin ; il passait ce bras et se cantonnait dans l'île que formaient le Rhin, l'Océan, l'Yssel et le Zuyderzée ¹. Pour se rapprocher davantage des transrhé-nans ses alliés, pour se séparer davantage de la Gaule

1. Le récit de Tacite me paraît inexplicable, si l'on n'admet pas que le territoire appelé *île des Bataves* comprenait plusieurs des files formées par les embranchements du Rhin, et entre autres le territoire qui s'étend au delà de la branche principale, au nord jusqu'au Zuyderzée et à l'est jusqu'à l'Yssel. En effet : 1° Civilis, avant de se retirer *in insulam* (V, 19), brûle *oppida Batavorum*, ou, selon d'autres, *oppidum Batavorum* (aujourd'hui Batenburg). Il y avait donc une partie du territoire batave, située en dehors et nécessairement au midi de l'île dans laquelle il se retira. Batenburg en effet est situé au midi de la branche principale du Rhin et vers la Meuse. 2° Pour se fortifier dans cette île il détruit la digue de Drusus (*ibid.*), et fait couler la masse principale des eaux du Rhin entre les Romains et lui, tandis qu'il ne reste qu'un filet d'eau entre lui et les Germains. Civilis était donc alors limitrophe des Germains, ce qui ne serait pas s'il eût été au midi de la branche principale du Rhin ; car l'existence des travaux de Drusus et de son canal, indépendamment d'autres témoignages, prouvent bien que l'empire romain s'étendait jusqu'à l'Yssel. 3° Civilis attaque la ligne romaine sur quatre points, tous situés sur la branche principale du Rhin (V, 21 ; voyez plus bas). C'était donc cette branche qui le séparait de l'armée romaine. 4° Vaincu, il passe le Rhin et se rend chez les Germains (V, 23) : nouvelle preuve qu'il était limitrophe des Germains, et que le bras qui le séparait d'eux ne pouvait être que l'Yssel, appelé par les anciens le bras oriental du Rhin.

Selon M. Walkenaër (*Géographie des Gaules*), le bras oriental du Rhin, aujourd'hui l'Yssel, portait trois noms : 1° *Fossa Drustana*, d'Arnhem à Doesbourg ; c'était la partie ouverte ou canalisée par Drusus pour faire couler la masse des eaux du Rhin entre les Germains et le territoire de Rome (V. entre autres Suét., *in Claud.*, I. — Tacite, *Annales*, XIII, 53) ; 2° *Nabalía*, entre

soumise à Rome, il détruisait les travaux de Drusus destinés à rapprocher les Bataves de la Gaule, à les éloigner de la Germanie : le Rhin, débarrassé des digues romaines, coulait de toute l'abondance de ses eaux vers l'ouest entre les Bataves et le sol romain, ne laissant qu'un faible courant dans le bras qui, se dirigeant vers le nord, séparait les Germains et les Bataves. Civilis lançait même sur l'Océan une flotte nombreuse, mais grossièrement construite, comme celle d'un peuple qui n'avait jamais navigué que sur les fleuves, plus pittoresque que puissante et qui empruntait pour faire ses voiles les étoffes rayées dont se vêtissaient ces barbares. Devant cette résistance, Céréalis fut un instant arrêté : les matériaux lui manquaient pour se faire un pont ; sa flottille du Rhin n'était pas suffisante pour envahir la côte batave ; son camp un jour fut presque submergé par le débordement du fleuve ¹. Comme plus tard, au temps de Louis XIV, la Batavie aurait été sauvée par les eaux.

Mais la pauvre Batavie d'alors n'était point cette marchande et cette navigatrice du xvii^e siècle, maîtresse de la mer, et riche en denrées de toute espèce.

Doesbourg et le Zuyderzée (lac *Flevo*), dont les dimensions étaient bien moindres qu'elles ne le sont aujourd'hui. C'est sur un pont du *Nabalía* qu'eut lieu l'entrevue entre Civilis et Céréalis (Tac., V, 26). 3° *Flevus fluvius*, après avoir traversé le lac *Flevo* et de là jusqu'à la mer. Ce cours d'eau, qui était souvent guéable, est devenu depuis le treizième siècle un large bras de mer, de même que le lac *Flevo* est devenu un golfe.

1. Tac., V, 19, 23.

Il est probable, quoique Tacite ne le dise pas, que, dans son île envahie à moitié par les eaux, Civilis mourait de faim. Il tenta un effort désespéré contre toute la ligne romaine établie sur la rive opposée. Quatre points furent attaqués le même jour par Civilis, par son neveu Vérax, par les deux chefs trévières Clasicus et Tutor¹. L'attaque fut vive, mais elle fut repoussée. Civilis fut réduit à abandonner son cheval et repassa le Rhin à la nage. Toute espérance cette fois était perdue ; il fallut passer sur le territoire germanique. Et cependant, quelques jours après ce combat, le général romain, plus heureux que sage et prévoyant, descendant le Rhin avec sa flottille que les troupes de terre suivaient sur la rive gauche, était surpris pendant la nuit par les Germains de la rive droite ; les tentes étaient renversées sur les soldats endormis ; les câbles coupés, les navires emmenés ; la nef prétorienne qui aurait dû contenir le général était entraînée sur le fleuve, et conduite à l'embouchure de la Lippe pour être offerte en présent à Velléda. Seulement le général n'y était point ; des voluptés clandestines, qui l'avaient éloigné de son navire et qui avaient en même temps causé son défaut de vigilance, l'avaient mis en péril et l'avaient sauvé.

1. Ces quatre points étaient Arenacum (Arnheim, selon d'autres Arth) ; Vada (Wageningen) ; Grinnes (Rheenen) ; Batavodurum (Wickby-Dursteede) ; tous placés sur le bras auquel le nom de Rhin est aujourd'hui plus particulièrement affecté.

Malgré cet échec partiel, la fortune romaine triomphait donc ; elle triomphait, il faut le reconnaître, sans dureté et sans arrogance. Rome avait conscience de ses périls. L'empire, depuis deux ans, avait été trop de fois mis en question pour marchander à des ennemis en armes les conditions de la paix. Céréalis, homme de l'école de César, avait de César la clémence comme il en avait le désordre. Il n'était pas homme à prétendre écraser des vaincus qui pouvaient renouveler la guerre. Vainqueur de Trèves, il y avait convoqué une assemblée des deux villes gauloises révoltées : et là, dans un discours que Tacite a admirablement recomposé pour nous, il leur avait non pas imposé, mais prêché la soumission, comme à des amis, non comme à des vaincus. Ces Lingons et ces Trévières, persuadés d'avance, ne demandaient qu'à être rassurés ; ils se rattachèrent sans peine à un empire dont ils ne s'étaient détachés qu'avec peine et qui venait à eux avec cette clémence¹.

Céréalis n'avait pas été rigoureux même envers les soldats passés à l'ennemi. On n'était plus au temps de l'ancienne république, et une ignominie plus impardonnable que celle des Fourches-Caudines pouvait être pardonnée comme elle. Cependant les soldats romains qui avaient prêté serment à l'empire des Gaules, réunis à Metz, attendaient tristement leur sen-

1. Tac., V, 21-22.

tence. « Poursuivis par la conscience de leur déshonneur, les yeux fixés vers la terre, ils ne saluaient pas l'arrivée des légions ; ils ne répondaient pas aux paroles de consolation de leurs camarades. Cachés sous leurs tentes, ils semblaient fuir le jour. Les soldats des légions victorieuses, eux, au contraire, avaient les yeux tournés vers Céréalis, et leurs larmes silencieuses imploraient sa compassion pour les transfuges. Quant à lui, il ne parla que pour rassurer la crainte des uns et la pitié des autres : « Tout était dû à la perfidie de l'ennemi, aux discordes entre officiers et soldats. « Ni lui ni l'empereur ne se souviendraient du passé ¹. » « Les déserteurs furent reçus dans le camp des légions, et un ordre du jour défendit les incriminations et les reproches ². » Il y avait eu trop de défections et de trahisons dans les armées romaines d'alors, pour qu'elles ne dussent pas être enveloppées dans un mutuel et général pardon.

Enfin Céréalis ne désespéra pas même de gagner ceux qui avaient encore les armes à la main. Les Bataves s'agitaient encore ; les Germains de la rive droite, par lesquels il venait de se laisser surprendre, ne se tenaient pas encore pour vaincus ; Civilis cherchait partout des ennemis à Rome. Mais le général romain ne dédaignait de négocier ni avec les Bataves, ni avec les Germains, ni avec Civilis. Aux Bataves, il

1. Tac., IV, 72-74.

2. Tac., IV, 72.

faisait comprendre « quelle petite place ils tenaient dans le monde ¹ » et combien l'assujettissement contre lequel ils luttait était « voisin de la liberté ». Aux Germains, à Velléda elle-même, puisque cette femme était la reine de la Germanie (seule royauté et seule unité que ce peuple romanesque ait jamais reconnue), il envoyait des messagers leur faire comprendre l'inutilité de la guerre. Il ne voulut même pas réduire au désespoir Civilis que les Bataves abandonnaient ; et, lorsque ce chef lui demanda une entrevue, elle fut accordée. On rompit un pont sur l'Yssel (Nabalia), et, des deux côtés de l'arche qui manquait, les chefs s'entretenaient, séparés par les eaux. C'est au milieu de cet entretien, lorsque Civilis rappelle ses anciens rapports d'amitié avec Vespasien, que le récit de Tacite nous manque, brisé par le malheur des temps ².

Mais il n'en est pas moins probable que, comme tous les autres vaincus, Civilis fut amnistié. La victoire des Romains semble n'avoir été rigoureuse que pour deux hommes : — le Lingon Sabinus qui demeura caché pendant neuf ans, et dont la mort douloureusement célèbre fut une des hontes du règne de Vespasien ; sa prétendue descendance de César fut probablement la cause de sa mort, — et l'orateur trévire, Valentinus, qui pour son malheur avait été

1. Quotam partem humani generis Batavos esse... proximum id libertati. Tac., V, 25.

2. Tac., V, 26.

remis aux mains de Domitien et que Domitien n'eut garde d'épargner. Cet homme qui avait maladroitement combattu mourut avec courage¹. Ceux qui prennent part aux guerres civiles par les armes de la parole courent moins les dangers du champ de bataille, mais courent davantage les risques de l'échafaud.

Cette victoire, clémente sauf ces deux exceptions, fut en même temps et prompte et durable. Domitien, qui était parti de Rome peu après Céréalis, avec la prétention d'être le pacificateur des Gaules (Dieu sait comment il les eut pacifiées !), Domitien eut le désappointement d'être trop tôt vainqueur et obligé de s'arrêter à Lyon². Et cependant, en ce peu de jours, l'empire romain avait gagné trois choses, des frontières sûres, des sujets soumis, et une armée. Pour l'armée d'abord, au moment où Céréalis commença la guerre, il n'y avait pas d'armée romaine ; il y avait des légions hostiles et indépendantes, guerroyant depuis dix-huit mois les unes contre les autres. Céréalis, en menant ensemble au combat les légions qui avaient combattu pour Vitellius et celles qui avaient soutenu Vespasien, celles qui avaient subi les affronts de la guerre germanique et celles qui venaient en recueillir les triomphes, Céréalis rétablit l'honneur et l'unité de la

1. Tac., *Hist.*, IV, 85.

2. Les poètes de cour n'en vantèrent pas moins ses exploits :
Jam puer auricomis præformidatè Batavo.
Silius Italic., III, 806.

milice ; l'armée fut une, cohérente, romaine. — Pour la Gaule, elle resta plus soumise après cette révolte qu'elle ne l'avait été auparavant. Pendant deux siècles, il n'y eut plus d'insurrection gauloise¹ ; les idées d'empire et d'empereur gaulois ne reparaissent qu'à une époque tardive, où les provinces commencent à se détacher de l'empire, non qu'elles brisent le lien, mais parce que le lien s'en va de lui-même. Les Bataves restèrent sujets romains au même titre qu'auparavant, ne payant que l'impôt du sang, et s'intitulant amis et frères du peuple romain². Enfin, la Germanie resta sous le gouvernement fatidique de Velléda, moins agressive qu'elle ne l'avait été jusque-là³. Treize ans se passèrent sans une guerre sur les bords du Rhin, on peut dire cent quatre-vingts ans sans une guerre sérieuse. Les craintes de Rome ne furent plus de ce côté ; les nations rhénanes, occupées à s'entre-détruire, cessèrent d'être menaçantes. Elles ne le re-

1. Les Lingons fournirent même à Céréalis, pour l'aider à achever la guerre, un secours de 70,000 hommes (1), selon Frontin, *Stratagem.*, IV, 3.

2. Tac., *Germ.*, 29. GENS. BATAVORVM. AMICI. ET. FRATRES. ROM. IMP. — CIV. BATAVI FRATRES ET AMICI P. R. Inscriptions douteuses. Gruter, p. 499. Orelli, 176, 177.

3. Quelques modernes ont cru que Velléda avait été faite prisonnière et amenée à Rome. Tacite, *Hist.*, V, 24 ; *Germ.*, 8, ne dit rien de semblable. Le passage de Stace, que l'on cite, peut bien n'être qu'une hyperbole poétique ; et, en tous cas, il s'appliquerait à une époque postérieure, c'est-à-dire au règne de Domitien.

Non vacat Arctois acies Rhenumque rebellem
Captivæque preces Velledæ...
Pandere...

I Sylv., IV, 91.

devinrent qu'au temps de la ligue franque. Alors seulement Civilis eut de dignes successeurs, et l'ombre de Velléda, qui avait fait mettre sur le pavois le Caninéfate Brinno, put applaudir à l'exaltation du Ripuaire Marcomir.

Tels furent les fruits de cette victoire, conquise par l'épée, cimentée par la clémence. Les victoires qui amnistient sont celles qui durent. Il n'est ni aussi facile qu'on le croit d'écraser son ennemi ni aussi difficile de le séduire.

Et comment ne pas rappeler ici ce que nous disions en commençant ce chapitre, de cette puissance d'attraction qui appartenait à Rome, et qui lui donnait force au milieu de ses sujets et au milieu même de ses ennemis? N'éclate-t-elle pas de toutes parts? N'est-ce pas elle qui forme pour les cités gauloises un lien tellement nécessaire avec Rome, qu'elles peuvent le tendre mais non le briser? N'est-ce pas elle qui rend si tardive et si peu spontanée la révolte de Trèves, compromise et entraînée bien plus que persuadée par ses chefs; si précaire le soulèvement de Langres et la fortune éphémère de Sabinus; si prompt leur soumission à ces deux cités et leur acceptation des paroles conciliantes de Céréalis; si prépondérantes les exhortations de Reims; si unanime la décision de la Gaule; si obstinée la fidélité de Cologne? Les chefs du soulèvement eux-mêmes, Sabinus, Classicus, Civilis, ne sent-ils pas évidemment moins des héros de l'indé-

pendance nationale que des Romains révoltés, contre-faisant l'empire de Rome, reproduisant ses insignes, se servant de sa langue, proposant même secrètement au Romain Céréalis de le faire empereur des Gaules¹?

Ne sent-on pas en un mot que cette influence romaine est partout? Civilis la rencontre dans sa propre nation, et la trouve dans le Batave Labéo son plus constant adversaire; il la rencontre dans sa propre famille, car un de ses neveux combat contre lui sous les enseignes romaines. Elle se fait sentir même de l'autre côté du Rhin, sur la rive indépendante et fière où Armin s'est soulevé contre Varus. Avant que Civilis se fût rendu, les messagers de Céréalis avaient ébranlé la constance germanique et adouci même Velléda.

Et, certes, il fallait qu'elle fût bien grande, même après tant de hontes et de crimes accumulés depuis le temps de Tibère, cette puissance secrète du nom romain, cette force intrinsèque et cachée du lien fédéral qui ralliait, comme on disait alors, « le genre humain » autour de la ville éternelle. Voilà un empire qui, entre Vitellius à peine mort, Vespasien retenu à Alexandrie, Mucien, lieutenant désordonné d'un prince absent, Domitien, enfant dépravé, rêvant de détrôner son père, ne savait quel était son maître: un empire qui, pendant plusieurs semaines, n'eut pas une légion à lui dans toute la Gaule. Et, en quelques

1. Tac., IV, 75.

semaines, cet empire est sauvé par nulle autre chose, sinon par le besoin que le monde a de lui. Jamais cette force de la civilisation romaine n'a été mieux développée que dans le discours si profondément politique que Tacite met sur les lèvres de Céréalis à l'assemblée de Trèves : la nécessité de la tutelle romaine pour les peuples qu'elle civilise et qu'elle protège ; la paix extérieure et intérieure qu'elle a donnée aux nations ; la libéralité de ce gouvernement qui fait entrer ses sujets en participation de tous les droits, de tous les privilèges, de tous les honneurs de la nation maîtresse, et n'admet ni barrière ni exclusion (*nihil separatum clausumve*) ; et enfin la loi de la Providence qui a attaché à la domination romaine la paix et la civilisation du monde. « Les Romains chassés (ce qu'aux dieux ne plaise !) que verriez-vous, sinon la guerre entre tous les peuples ? Huit cents ans de fortune et de sagesse ont été employés à élever cet édifice de la puissance romaine. Il ne tombera pas sans écraser ceux qui le renverseront¹. » Céréalis ou Tacite était prophète ce jour-là. Seulement, il ne savait pas le secret de la Providence et le but caché auquel elle travaillait en maintenant ainsi la fortune romaine.

1. Tac., 73, 74.

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAÏQUE

CHAPITRE XIV

DÉCHIREMENTS DE JÉRUSALEM.

(67-70)

Omne regnum divisum contra se desolabitur ;
omnis civitas, vel domus, divisa contra se non
stabit.

Tout royaume divisé en lui-même sera désolé,
toute ville et toute famille divisée contre elle-
même ne subsistera pas.

(MATTH., XII, 25.)

Pendant ces luttes de Rome contre elle-même et contre le monde, qu'advenait-il de Jérusalem ?

Certes, la révolte judaïque avait beau jeu. Si jamais petit peuple avait pu espérer voir se briser pour lui le joug romain, c'était à cette époque où toutes les légions, au lieu de faire face à l'ennemi, faisaient face contre Rome ; où les généraux, au lieu de guerroyer contre les Barbares ou les rebelles, tenaient leurs armes prêtes pour faire des révolutions ou pour s'en

006549